

Le chapeau rouge

Autor(en): **Musy, L. / Duplan, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 24

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-223970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



IENA A FRIDOLIN

La tsambetta de la Delèze-dâi-Biole.

VAITCE quemet Fridolin conte stasse :
— L'autr'hî, avoué mon ami Diuste, ie déchêindé la montagne. On avâi età vère dâo boû dein iena de clliâo dèrupite iô mē on monte, mē faut montâ. Quinta sâi! mē z'amî! et quinta fam! N'â pas de dere. L'a faliu s'arretâ ao cabaret de la Delèze-dâi-Biole po bâire quartetta et rupâ on bocon.

Lâi avâi que la serveinta, onna pucheinta lurenâ, âi djoûte grôche quemet dâi tiudre et rodze que dâi frie. La maîtrâ l'êtâi via, mâ lâi avâi de, dèvant de parti, de couâire 'na tsambetta avoué dâi tchoû, se dâi iâdza vegnâi dâi dzein.

— Dâo jambon et dâi tchoû! Cein va rîdo bin, que firant lè doû pequa-boû. Mâ qu'ein ausse prâo.

L'ant dan bu on demi, que s'è trovâ galèzameint trâo petit, ein atteindênt que la serveinta l'arreve avoué onna plliatêlâie de tchoû et dâi rachon de jambon asse grante que dâi creverte de tsevu.

— Mâ, tot parâi, fâ Diuste, que vâi bî et que l'a on nâ asse fin que lo renâ, clliâ tsambetta mē revint pas. On derâi que l'acheint la courtena. A-te oquie d'âovè per lé?

— Diabe lo pas, que lâi dio, rein n'è âovè que lo demi.

Eh bin! vâi! mâ l'affêre l'êtâi que clliâ sacré tsambetta l'avâi zu on croûio vesenâdzo et que vegnâi quasû tota soletta per vers no. La serveinta ein a oïu quauque zene, allâ pî. Tot cein que repondâi l'êtâi :

— Oh! tot parâi, l'è mau fé de mē dere dâo commerce dinse. Clli jambon l'avâi tant bouna façon! Vo vâide, ora! on pâo pas s'è fiâ à rein...

On s'è rattrapâ su lo fremâdzo.

Et ora, se vo z'allâ per la Delèze-dâi-Biole, vo voliâi oncora vère la galèza serveinta âi grôche djoûte rodze et âi get nâi que vâo vo servi on demi de tot crâno, et dâo novî jambon, mē z'amî!

SU « LE BONIVARD »

LO premî iâdzo que le gros Elie de la Combaz l'è z'u à Dènenèva su lo bateau qu'on lâi disâi « Le Bonivard », s'è levâ on coup de vaudâire dè la mētsance que, mâ fâi, lo bateau s'ein est vu d'onna tota rude. Lè voyageu se cheintant mau à l'âo z'èzè et noutron Elie fut pardieu malado couement on tsin : l'a cru que volliâve reindre s'è tripès.

— Cein pâo arrevâ, et prâo sovent! que vo mē dite... Ne derè-t-on pas qu'on n'a jamé oï dâi z'histoïre dinse...

— Ne vo dio pas lo contréro, mâ accutâde cein que l'è arrevâ à Elie de la Combaz.

Lâi avâi su lo bateau dâo trêi violare que djuvessant po fêre plliâisî ao mondo et passâvant ein aprî onn' assiâta po recouillî quauque centimes... Adan, à l'avis que lo gros Elie se cramponnâve à la baragne pò reindre son dinâ,

vouâitcè lo violâre que s'approûtsé et lâi met dèso lo nâ s'n'espèce de tchindrî. Adan, Elie lâi fâ :

— Vo remâcho, mâ vo n'arâi pas p't-ître oquie dè pllie prévond?... Sâmi.

LE CHAPEAU ROUGE.

E printemps-lâ, Mme Vauderey prit la ferme résolution de s'acheter un chapeau de dimanche. Celui de l'été précédent avait reçu la pluie le jour du Jeûne, et la calotte en avait perdu sa rondeur. Une autre que Mme Vauderey l'eût peut-être retapé en le repassant sur un pot, mais elle, malgré qu'elle eût avancé d'un pas du mauvais côté de la quarantaine, aimait cependant à avoir bonne façon.

D'ailleurs, son mari avait toujours aimé la voir bien mise, et sa fille, qui était apprentie dans un grand atelier de couture et s'exerçait à la haute distinction, était chagrinée quand sa maman se permettait l'air pauvre et sans relations avec l'élégance...

Cet achat décidé, elle y pensa beaucoup et se mit à regarder les chapeaux des dames qui achètent le leur de bonne heure et, à la fin de mars, sont prêtes pour le beau temps. Elle-même, selon la bonne tradition, attendrait Pâques.

Mais il arriva qu'il plut durant toute la première quinzaine d'avril... Le plaisir qu'on a à se faire un chapeau quand il pleut et que le vent retrousse les parapluies, je vous le donne à penser. Donc, deux fois de suite, Mme Vauderey revint du marché sans avoir exécuté son projet, et Pâques fut là, brillant dans un triomphant soleil, qu'elle n'avait encore dans son armoire que le vieux chapeau à la calotte bosselée, ce qui fait qu'elle renonça à aller au sermon et y envoya son mari, ce qui revenait au même...

Vers le milieu de mai, elle sut à peu près exactement ce qu'elle voulait. En tous cas, elle ne voulait pas un de ces chapeaux aux ailes plates qui vous donnent l'air vieille fille, et quoi qu'elle n'eût pas peur d'une petite incursion du côté de l'élégance et du chic, elle ne voulait pas non plus un de ces serre-tête à la Marie Stuart qui conviennent à la fine fleur des jolies femmes catégorie dans laquelle Mme Vauderey, quoi qu'elle fût loin d'être vilaine, ne se plaçait pas.

Enfin, le jour arriva où elle put acheter ce chapeau. Elle avait remarqué, non loin de sa place de marché, le magasin d'une modiste qui lui paraissait très convenable dans ses goûts, et ce fut chez elle qu'elle entra, un samedi où, aux environs de onze heures, elle avait presque fini de vendre.

— Bien, Madame, dit cette modiste quand elle eut exposé son désir, j'ai ce qu'il vous faut, une capeline, pas trop grande... Vous dites que votre robe est brune? eh bien, voilà qui s'harmoniserait très bien.

Avec beaucoup d'assurance, elle prit sur un champignon un chapeau bordé d'une dentelle, et que Mme Vauderey, à première vue, qualifia de rouge... Certes, il était joli, pas trop haut, pas trop grand, baissant gracieusement l'aile à droite et à gauche, avec un petit nœud extra coquet du côté droit, un peu en arrière.

— Voilà votre affaire, madame, n'est-ce pas? Ce bordeaux s'harmonisera au mieux avec votre robe.

— Bordeaux, dit Mme Vauderey d'un air per-

plexe, n'est-ce pas une couleur un peu jeune pour moi?

— Oh, absolument pas! quelle idée!... J'en ai vendu un tout pareil de couleur sinon de forme, à Mme Mercet, la femme du notaire, qui a près de cinquante ans.

— Oh! pour une dame, passe encore, mais une paysanne!... qu'est-ce que les gens diraient si je me rajeunissais comme ça?

— Comment ça, vous rajeunir?... Mais vous n'êtes pas vieille... Voyons, quel âge avez-vous? trente-cinq?... trente-huit?...

— Oui, oui, dit Mme Vauderey contente quand même, plus les mois de nourrice et les jours de pluie.

Tout en se répétant que ce chapeau ne lui convenait pas, elle ne se décidait pas à y renoncer résolument. C'est qu'il lui allait bien. Il avait son teint un peu passé depuis quelques années, et la forme aussi lui plaisait.

— Vous n'en auriez pas un même, seulement un peu plus foncé?

Certes la modiste, pour en découvrir un même un peu plus foncé avait déjà jeté un subreptice coup d'œil sur tout ce qu'elle possédait.

— Un plus foncé?... Je me garderais bien de vous en vendre un plus foncé, c'est celui-ci qui vous convient.

Mme Vauderey soupira, se retourna vers la glace, tourna un peu la tête... Il fallait se décider par oui ou par non... Il était midi, et son mari devait s'impacienter.

— Va qu'il soit dit, soupira-t-elle.

— Eh bien, dit M. Vauderey quand elle arriva, tu en as mis du temps!... Combien avez-vous fourré de plumes et de fourbi sur ce chapeau?

— Des plumes?... pas une seule, il y a rien dessus qu'un petit nœud de ruban.

— Pour une fois que tu te faisais un chapeau neuf, tu pouvais le faire joli, et y mettre le prix.

— Oh, pour le prix, ne t'inquiètes pas, il y est.

Elle s'impacientait d'avoir l'avis de son mari, mais le redoutait aussi un peu, et en effet, devant le carton ouvert, M. Vauderey eut une exclamation:

— Un chapeau rouge, dit-il.

— Mais non, voyons, il est bordeaux.

— Eh bien, le bordeaux n'est-il pas rouge?...

Essaie-le voir... Ma foi, te voilà toute rajeunie, prête à refaire un voyage de noces. Hein, Alice?

Alice était de cet avis, ce chapeau allait tout à fait bien et maman était très jolie dessous, mais on ne pouvait pas l'appeler rouge, il était même un petit peu plus foncé que bordeaux.

Tout d'abord, Mme Vauderey se sentit rassurée et résolue à porter ce chapeau le lendemain. Pourtant, elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à ce que dirait celle-ci ou celle-là, et encore sa cousine Victoire qui pincerait les lèvres en la voyant avec un chapeau rouge... Car il était rouge, elle ne pouvait pas faire croire le contraire... Décidément, elle ne le mettrait pas dimanche... Elle verrait d'abord. Si une femme de son âge portait un chapeau de ce genre, elle prendrait courage, sinon, elle achèterait du vernis pour le rendre un peu plus foncé...

Ainsi, le samedi suivant acheta-t-elle à la droguerie un flacon de vernis dont on lui affirma que la teinte lui causerait un extrême plaisir,

et en effet, à mesure qu'elle passa son pinceau autour de l'occiput de la calotte elle vit s'étaler un brun aimable qui tirait un peu sur la couleur chrysalide, et lui plaisait beaucoup. Quand ce fut fini, elle laissa le chapeau sécher en paix près de la fenêtre ouverte et alla au lit, toute réjouie d'avoir fait de bonne besogne... Oui, mais au matin, elle eut une déception : le chapeau était tout déformé, la calotte par creux et par bosses et l'aile en bizarres ondulations...

— Mais, mais... dit-elle consternée.
Elle prit le chapeau, essaya de lui rendre sa bonne forme, mais il craqua sous ses doigts, un peu d'insistance l'eût cassé... Que faire ? Peut-être que la vapeur le distendrait ?

Mme Vauderey, son chapeau au poing, s'en fut à la cuisine où bouillonnait le pot-au-feu, et, découvrant la marmite qui vociférait des tourbillons de vapeur, le tint au-dessus, par le bord des ailes... Ah ! bon, ça réussissait. Les ailes semblaient distendre leurs contorsions, et Mme Vauderey se félicitait de sa bonne idée quand elle vit que de larges gouttes d'un rouge sombre tombaient dans la marmite... Merci bien, elle allait empoisonner sa famille...

Vivement, elle vida le bouillon sur l'évier et le remplaça par de l'eau, puis se mit à examiner son infortuné chapeau qui se trouvait curieusement marbré de rouge clair et de brun foncé... Non, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'elle s'en parerait pour aller au sermon...

— Que veux-tu faire de ce chapeau ? lui dit son mari, il te faut le fourrer au feu.

— C'est ça... un chapeau que j'ai payé dix-neuf francs septante-cinq !... Tu as de l'argent de trop !

— Alors, porte-le à la modiste pour qu'elle dise son opinion dessus, puisqu'elle a fait la bêtise de te le vendre, elle peut la défaire.

Mme Vauderey décida de le faire, et la modiste fut plutôt encourageante. Pour cinq francs, peut-être huit, elle arrangerait très bien ce chapeau, qui, en effet était de teinte un peu claire.

Huit francs, pour être débarrassée de cet embêtement, ce n'était pas trop, et Mme Vauderey accepta sans trop d'hésitation. Seulement, la modiste avait justement beaucoup d'ouvrage et il ne serait pas prêt avant une quinzaine.

Ainsi, le premier samedi de juillet, alla-t-elle chercher son chapeau. Elle s'en déclara satisfaite, et sans barguigner paya ce qu'on lui demanda, soit dix francs parce qu'il avait fallu changer le ruban... Cette fois, il était à son goût. Evidemment, il tirait encore un peu sur le rouge, mais le brun dominait. Les ailes baissaient avec beaucoup de grâce et le nœud était on ne peut plus joli... Ce qu'elle se réjouissait de le porter demain !... Avec grand soin en arrivant à la maison, elle le sortit du carton pour le montrer à son mari.

— Oui, dit-il, il est rudement joli, seulement, il tire encore un peu sur le rouge, oseras-tu le mettre ?

— Comment, pourquoi pas ?
— Parce qu'on vient de téléphoner depuis Vuillerens que la tante Justine est morte.

L. Musy (J. Duplan).

A la Municipalité. — La logique d'un conservateur qui protestait contre la prétention émise par certains conseillers de recevoir un traitement.

— En effet, disait-il, qu'est-ce qu'un municipal ?... C'est, avant tout un administrateur. Or, s'il n'a jamais eu de fortune, il n'a pas pu apprendre à administrer. S'il en a eu et s'il n'a pas sur la conserver, c'est qu'il est mauvais administrateur.

— Oui, mais s'il a su garder sa fortune ?
— Oh ! alors... il n'a pas besoin d'appointements.

LE PETIT SALÉ

LORSQUE je vis arriver — en retard, à son habitude — mon ami Joe, le peintre orientaliste bien connu, au rendez-vous qu'il m'avait assigné, il semblait tellement ému dans sa barbe de dieu, que je m'empressai vers lui :

— Te serait-il arrivé quelque chose ?
— Ouf ! je viens de ressentir une des plus fortes secousses de ma vie. Garçon, un bock.

— Encore quelque histoire de femme !
— Brune ou blonde ? questionna le garçon.
— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, répondis-je vertement.

— Blonde ! commanda en riant l'excellent Joe, lequel avait compris qu'il s'agissait de la bière.

— Me diras-tu... ?
— Patience, j'y arrive.

Et ayant, d'une savante aspiration, lampé le faux-col qui mettait un frange d'écume à l'ambire de son bock, il s'exprima en ces termes :

— Tu sais que je reviens de la campagne, où j'excursionnais à bicyclette. Or, hier, au soir, le destin contraire m'envoya une panne, loin des habitations des hommes. J'essayai de réparer.

— Ces réparations n'apaisent point une âme, citai-je pompeusement.

— J'y perdis ma peine et mon temps. La nuit tombait. Aucune auberge en perspective. Je traînai piteusement ma bécane, en songeant aux douceurs d'un bon dîner, quand j'aperçus, près de la route, une maison de paysans. Y courir, frapper à la porte et demander l'hospitalité fut pour moi l'affaire d'un instant. Je dois avouer que je fus reçu avec une certaine méfiance. Ce néanmoins, on voulut bien m'héberger jusqu'au lendemain.

La maisonnée se composait de l'homme, un gars d'assez mauvaise mine, de la femme et d'un petit bambin, dont l'aspect chétif et souffreteux éveilla ma pitié — j'ai toujours adoré les chiens et les enfants. — Je m'enquis auprès de mes hôtes si c'était leur fils.

— Non, y n'est point à nous, le p'tit salé, répondit l'homme d'un air bourru. C'est un neveu de ma femme qu'on nous a confié, rapport à l'air de campagne.

— Vous devez être heureux d'avoir ce petit auprès de vous ?

— Ah ! ouitche ! c'est encombrant, c'est toujours malade et ça piaille que c'est une bénédiction !

Jugeant inutile de pousser plus loin ma conversation, je montai dans ma chambre et ne tardai pas à m'endormir, en rêvant que ma bicyclette devenait automobile et que j'écrasais tous les piétons de la route.

Je fus éveillé de grand-matin par un bruit de voix, et, grâce au peu d'épaisseur du plancher, je pus saisir le dialogue suivant :

— Et moi (c'était l'homme qui parlait), je te dis que c'est pas la peine de garder ce petit salé plus longtemps.

— Attends encore un peu.
— A quoi ? si on n'peut rien en faire.

Les propos de la veille me revinrent à l'esprit et j'écoutais plus attentivement. Les voix reprurent :

— Donne-le à un voisin.
— Joli cadeau ! il n'en voudra pas.

— Pourquoi cela ?
— Parce qu'il est faisandé et dégoûterait tout le monde.

Je fus révolté par le cynisme atroce avec lequel on parlait du pauvre petit être souffreteux, digne de toutes les compassions. Je me contins cependant.

— Qu'en faire alors ? Le jeter à la porte ?
— Merci, pour qu'il nous attire tous les chiens errants.

Jeter cet enfant à la porte et l'abandonner ! Les misérables !

La femme conclut :
— Eh bien ! puisqu'il n'y a pas moyen de s'en débarrasser autrement, porte-le là-bas, dans la fosse à fumier, où il finira de pourrir.

— C'est cela ! je vais le pendre !

A ce moment, l'enfant poussa des cris perçants. On l'arrachait évidemment de son berceau pour le livrer à un sort plus horrible que celui des Innocents.

C'en était trop. Résolu à empêcher un crime, quoi qu'il dût m'en advenir, je descendis l'escalier quatre à quatre et fis irruption dans la chambre en criant :

— Non ! vous ne le pendrez pas, tant que je serai vivant !

— Qu'est-ce que je ne pendrai pas ? fit l'homme, avec une stupefaction admirablement jouée.

— Cet enfant que l'on vous a confié, et que vous voulez tuer pour vous en débarrasser. De là-haut j'ai tout entendu.

— Eh ! qui vous parle de l'enfant ? C'est notre morceau de lard qui est rance et qui pue, et que je vais jeter parce qu'on ne peut pas le manger.

Effectivement, il brandissait sous mon nez une pièce de charcuterie dont l'odeur n'était pas celle du trèfle incarnat.

En même temps, le petit s'agitait dans son lit en criant pour être levé.

Je perdais complètement pied.
— Cependant, hier, vous parliez bien du petit salé ?

— Ah ! c'matin aussi ; seulement, c'était pas le même. Hier, c'était le gosse ; aujourd'hui, c'est le cochon, sauf vot' respect.

Et, devant ma mine ahurie, mes hôtes, comprenant mon erreur grammaticale, furent pris d'un fou rire qui les courbaient en deux.

Je ne fus pas long à faire mon paquet et à filer sans plus m'intéresser au sort du « petit salé », ni de son homonymyme.

* * *

Et, tandis que mon ami commandait un nouveau bock, je m'extasiais à part moi sur la délicatesse infinie des nuances de la langue française.

Louis Rivière.

UN JEU DE MOTS

MON ami Théo s'occupe des beaux-arts et, dans ses loisirs, de jeux de mots. Quand je le vois avec l'ironie ou le sarcasme niché dans un repli presque imperceptible du coin de sa bouche, je sais qu'il a soulevé une truite et qu'il va la poursuivre. C'est ainsi que l'autre soir, assis devant sa maison, je le priai de me faire la confidence de ce qui égayait le tréfonds de son être.

— Puisque nous sommes seuls, fit-il, je veux bien te raconter comment et pourquoi je dus empocher la plus grosse insulte qui me fut infligée depuis que je suis né. Note bien qu'il s'agissait d'une injure gratuite, que j'avais provoquée le plus innocemment du monde. Tu sais que je rafiole de jeux de mots, mais, cette fois-là j'ai été puni par où j'avais péché.

Après cette exorde prometteuse, mon ami Théo reprit haleine et, voyant sa femme s'approcher de nous, il la pria d'aller porter une lettre à la poste. La suite de l'histoire me fit comprendre pourquoi, sous un prétexte quelconque, le brave garçon éloignait sa femme. Moi-même, j'en prends occasion pour demander instamment aux dames, lectrices du *Conteur*, d'interrompre ici leur lecture, parce que la suite de l'histoire n'est pas faite pour de fines oreilles. Si, malgré mon avertissement, il se commettait des imprudences, je ne pourrais que répudier toute responsabilité.

Mon ami Théo continua sa narration en ces termes :

— Revenant de Vevey, je montai dans le train à Puidoux et me trouvai assis en face d'une petite et vieille Vaudoise, aux yeux vifs, coiffée du traditionnel bonnet noir bordé d'une ruche de dentelles. Sur le banc, à ses côtés, elle avait déposé son parapluie et un panier avec couvercle. Elle était vraiment brave, cette petite grand'maman, avec ses joues roses aussi ridées qu'une pomme à la fin de mai. Je ne pus m'empêcher de lier conversation avec elle :

— Alors, lui dis-je, vous allez en voyage, madame ?

— Eh bien oui, monsieur. Je m'en vais à Palézieux.

— Comment ? A Pas-les-Yeux ? Où cela se trouve-t-il ? répondis-je, l'air intrigué.

— Mais oui, à Palézieux, c'est la prochaine station. Monsieur n'est sans doute pas du pays, sinon il connaîtrait la contrée.

— Ah ! ah ! vous allez, madame, à Pas-les-